

Cinéma canadien

Number 98, October 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51135ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

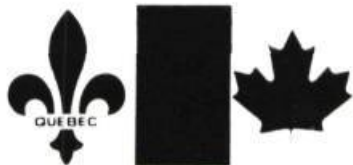
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1979). Review of [Cinéma canadien]. *Séquences*, (98), 33–36.



C I N E M A

C A N A D I E N

L

'ARRACHE-COEUR ● Avec *L'Arrache-cœur*, Mireille Dansereau nous confie les variations d'une femme mariée face à ses relations. Tout se joue autour de Céline. Dans ce portrait psychologique d'une femme dépressive qui arrive difficilement à apprivoiser ses démons intérieurs, le spectateur est invité à épouser la vision de Céline face à sa mère, son mari, son fils, son psychiatre, son médecin et sa soeur.

La couleur de ces variations prendra la teinte inquiétante de la relation mère-fille. D'une nature inquiète et nerveuse, Céline nourrit envers sa mère des accusations secrètes et des sentiments refoulés. Elle pense que sa mère ne l'a jamais vraiment aimée parce que sa naissance n'a pas été désirée. Un rêve surprend la mère en train de lui préférer sa soeur. Ce délaissement lui apparaît d'autant plus pénible que sa mère, après des revers de fortune, a décidé de travailler à l'extérieur de la maison. Ce qui oblige la grand-mère à négliger un peu la garde du petit Samuel.

Lorsqu'une plaie est ouverte, tous les microbes s'y donnent rendez-vous. C'est pourquoi les tourments quotidiens poussent Céline à rencontrer régulièrement sa psychiatre. Elle ira même consulter un médecin parce qu'elle a peur d'être, comme sa mère, victime d'un cancer du sein. Ajoutez à cela qu'elle éprouve une lassitude certaine envers son mari : le métier de cinéaste de Michel n'arrive pas à fournir le pain quotidien qu'elle doit gagner elle-même, pendant que ce dernier s'adonne à l'entretien de la maison. Elle n'est pas sûre d'avoir bien fait en épousant un homme d'origine étrangère. Elle entend encore l'avertissement de sa mère qui affirmait qu'il n'est pas facile de s'entendre avec une personne d'une autre culture. Elle trouve aussi injuste qu'égoïste la réaction de Michel qui, avant de claquer la porte, lui reproche d'être une femme capricieuse qui exige beaucoup de la part de son entourage. «Je ne suis pas venu dans ce pays pour ça, dit-il. J'avais un rêve, une autre vision...»

Enfin, tous ces problèmes accumulés la pousseront à provoquer un affrontement avec sa mère. On en arrivera à un certain niveau d'entente. C'est le début d'un arrachement pénible qui devrait conduire à une plus grande auto-

mie. Quand Michel réintégrera la maison, il offrira une partie de son orange à Céline. C'est le signe avant-coureur d'une nouvelle sorte de partage entre les époux.

Dans ce film à saveur intimiste, il s'avère important de confier les rôles difficiles à des acteurs de métier. Mireille Dansereau a été bien inspirée en confiant le rôle principal à Louise Marleau. Elle donne à Céline la fragilité troublante de quelqu'un qui est aux prises avec un noeud de complexes à délier. Françoise Faucher rend bien cette sorte de froideur distante que nous impose la vision de Cécile. Michel Mondié, un nouveau venu, étonne par son naturel et la justesse de ses réactions. Il ne faut surtout pas oublier le petit Samuel qui apporte une note de fraîcheur dans ce sombre tableau. Heureusement qu'une lumière tamisée au bleu entre par les fenêtres pour pacifier ces tensions qui se dressent sous le soleil pâle des ampoules électriques.

On pourrait reprocher à l'auteur de nous servir un film un peu trop bavard qui explique toute la crise d'une façon par trop sommaire. Ce qui laisse peu de place à l'imagination. Par contre, on aimerait savoir plus de précisions sur le travail de Céline et les origines de Michel, dès le début du film. Cela nous aiderait à aller à l'essentiel au lieu de faire jouer le spectateur au détective privé, pour mettre la main sur les renseignements de base. Somme toute, le film de Mireille Dansereau n'arrache pas complètement l'adhésion du coeur. On en sort plus perplexe que secoué.

Janick Beaulieu

GÉNÉRIQUE — *Réalisation* : Mireille Dansereau — *Scénario* : Mireille Dansereau — *Images* : François Protat — *Musique* : Alain Clavier — *Interprétation* : Louise Marleau (Céline), Françoise Faucher (la mère), Michel Mondié (Michel), Samuel Cholakian (l'enfant) — *Origine* : Canada (Québec) — 1979 — 90 minutes.



EATBALLS ● Il n'y a pas grand-chose à dire de *Meatballs*, ce film canadien anglais médiocre réalisé par Ivan Reitman. Que les auteurs aient voulu surpasser les bêtises, les vulgarités et les

enfantillages qui se disent et qui se font dans *Animal House* me semble plus qu'évident. Ils y sont largement parvenus. La stupidité n'a pas de nationalité. Que ce film bâclé, mal éclairé, gauchement interprété et piètrement réalisé ait rapporté plus de \$26,000,000. pendant sa carrière commerciale américaine dépasse ma compréhension et mon imagination. Les distributeurs s'évertuent à répéter, année après année, été après été, que, pendant la saison estivale, le public a besoin de s'évader, de se vider l'esprit, de tout oublier et de ne plus penser; conséquemment, ils décrètent arbitrairement que les spectateurs n'ont pas à être exposés à l'obligation de choisir d'aller voir des films qui les inciteraient à réfléchir le moins. Selon eux, le cerveau des spectateurs ne recommencerait à fonctionner qu'à l'automne. Les marchands de pellicule se chargent donc de déverser toutes leurs scories sur nos écrans pendant l'été. On entend régulièrement les cinéphiles se plaindre de la médiocrité générale des films mis à l'affiche pendant la saison estivale. Pour un *Allen*, il nous faut supporter *Rocky II*, *The Main Event*, *Americathon*, *The Amityville Horror*, *The In-Laws*, *Sunburn*, *Prophecy* et j'en passe. S'il fallait établir une comparaison dans l'imbécillité, je n'hésiterais pas à dire que *Meatballs* a surpassé tous les navets qu'il m'a été donné de voir cet été.

Le film de Reitman se déroule dans une colonie de vacances où les moniteurs et monitrices se moquent éperdument des directives et de la personne même du directeur de l'établissement. comme *Animal House*, mais de manière moins systématique, *Meatballs* nous installe dans un cadre physique où règne une certaine anarchie propre à favoriser tous les excès et toutes les folies. Comment les jeunes campeurs ne pourraient-ils pas être affectés, d'une façon ou d'une autre, par l'indiscipline de leurs moniteurs? Contrairement à ce qui se passe dans *Animal House*, le désordre et le chaos n'iront pas en progressant pour déboucher ultimement sur l'absurde le plus total. Ivan Reitman a choisi de commencer son film sur le ton de l'anarchie légère et de le terminer de manière ampoulée et mièvrément sentimentale. Un moniteur, interprété par le cabotin Bill Murray, s'intéresse paternellement à un jeune campeur qui ne songe qu'à fuir pour re-

tourner chez lui. Il veut aussi développer chez tous et chacun un esprit d'équipe qui leur permettra de vaincre, lors des compétitions sportives, les campeurs d'une colonie de vacances pour enfants issus de milieux riches. Il n'est pas difficile de prévoir la victoire finale des campeurs stimulés par l'enthousiasme et la confiance du moniteur dévoué et le dénouement de toutes les aventures amoureuses qui se développent entre moniteurs et monitrices. Le comble de la sentimentalité est atteint lorsque la victoire des campeurs vite disciplinés repose entre les mains du jeune campeur qui voulait retourner à la maison par tous les moyens. En gagnant la course à pied, il assure à sa colonie de vacances, la première place aux olympiades. Tout le monde est heureux. Une soirée autour d'un feu de camp scelle les liens d'amitié et d'amour. Au retour des vacances, tous s'élancent dans les bras les uns des autres et se disent : «À l'an prochain».

Meatballs aurait pu être un film charmant, s'il n'avait pas pris au sérieux sa sentimentalité de pacotille, si le réalisateur avait fait preuve d'une certaine compétence technique, si les comédiens n'avaient pas été laissés à eux-mêmes, si les gags n'avaient pas été repérables avant même qu'ils explosent, si la mise en scène avait existé et si le scénario n'avait pas été tissé de clichés usés jusqu'à la corde. C'est du cinéma amateur sans une seconde d'inspiration. Et tout cela est d'une laideur visuelle que je ne suis pas près d'oublier. Le plus navrant est que *Meatballs* est une comédie qui ne fait jamais rire et un exercice de sentimentalité qui n'émeut absolument pas.

André Leroux

GÉNÉRIQUE — Réalisation : Ivan Reitman — Scénario : Len Blum, Don Goldberg, Janis Allen et Harold Ramis — Images : Don Wilder — Musique : Elmer Bernstein — Interprétation : Bill Murray (Tripper), Harvey Atkin (Morty), Kate Lynch (Roxanne), Russ Banham (Crockett), Kristine DeBell (A. L.), Jack Blum, (Spaz), Keith Knight (Fink), Cindy Girling (Wendy), Todd Hoffman (Wheels), Margot Pinwidic (Jackie), Matt Craveen (Hardware) — Origine : Canada — 1979 — 92 minutes.

RIBO OU LE SOLEIL SAUVAGE ●

Le programme nous avertit que l'action se déroule au coeur de deux ou trois villages du Cameroun, au bord de la forêt africaine. Tous les acteurs sont des Noirs familiers avec le milieu, les us et coutumes, les attitudes des gens. Il s'agit d'une histoire d'amour entre deux jeunes villageois : Ribo, « Antilope de la Savane » et Dikagan, « Oeuf de Caïman ». Ces amours seront contrariées par Teiter, le tyran du village, usurpateur et polygame qui a décidé d'ajouter Ribo à sa collection d'épouses, envers et contre tous.

Au Festival des films du monde de Montréal 78, dans la catégorie des films canadiens, on pouvait voir ce film, réalisé par un Québécois et joué par des Noirs. Que pouvait-il sortir de bon d'un mélange aussi hétérogène, voire même hétéroclite ?

Le sujet s'inspire directement d'un opéra africain, *Le Mariage de Ribo*, écrit par l'abbé Henri Nama qui avait reçu un prix à un festival de folklore africain. Roger Racine, avec les moyens du bord, en a fait une transposition cinématographique en tenant compte des éléments mis à sa disposition. Il ne s'agit donc pas d'un regard critique jeté sur des coutumes qui peuvent nous paraître aussi étranges qu'inhumaines (l'échange de chèvres contre une femme), mais d'une mise en place de faits acceptés comme tels dans un contexte donné. Ce parti pris de fidélité accuse simplement l'honnêteté d'un réalisateur face à un sujet proposé.

Comme dans tout conte qui se respecte, nous avons affaire à des bons et des méchants, sans oublier les interventions plus ou moins intempestives des forces naturelles. Dès le début, on peut admirer Ribo et Dikagan sous un palmier en train de savourer leurs fiançailles. Cette quiétude baignant dans le plus pur romantisme sera troublée par la visite d'un animal surnois dont le venin charrie des desseins mortels. Ouf ! Ils l'ont échappé belle ! Heureusement pour le conte, beaucoup d'autres épreuves seront au rendez-vous de cet amour promis au bonheur éternel.

Dans ce film on « tam-tamise » beaucoup. La bande sonore en stéréophonie en est toute contente. Rites funéraires et danses s'en donnent à coeur joie. Et que diriez-vous d'un bon rat bien braisé ? Les serpents impressionnent toujours, même si on en a vu de toutes les couleurs au cinéma. Et un serpent en cinémascope, c'est efficace en grand ! Je m'en voudrais de ne pas souligner le bon emploi de l'écran large par Roger Racine, surtout connu comme directeur de photographie. Une caméra dynamique cadre naturellement tout ce va-et-vient sans nous donner l'impression de vides à combler aux extrémités de l'écran. Même les plans rapprochés ne détonnent pas, puisqu'il y a toujours un objet qui accompagne un visage. On n'aura pas droit à un très gros plan des beaux yeux de Ribo. Et c'est bien mieux ainsi. Le jeu parfois appuyé des acteurs (des yeux agrandis par la peur) ne nous gêne pas dans le contexte d'un conte aux allures épiques. La poésie y règne aussi en maîtresse. Je pense au récitant qui déclare que toute la jungle pleurait après la mort de la mère, alors qu'une pluie de saison s'abat généreusement sur la flore camerounaise. A telle enseigne, qu'on hésiterait à sortir une caméra dehors. D'ailleurs, la caméra n'avait qu'à bien se tenir durant tout le film : les décors naturels s'offraient dans toute leur plénitude exotique. Que demander de plus à un conte ?

Même si *Ribo ou le Soleil sauvage* ne casse rien et ne se hisse pas au niveau du chef-d'oeuvre, le film possède un atout non négligeable : il n'est pas prétentieux. C'est du bon travail à l'intérieur d'un genre qui a encore sa place au cinéma. Au risque de passer pour un petit serpent à sonnettes d'alarme, j'irai même jusqu'à dire que ce film est supérieur aux films africains présentés durant le festival de la critique de l'an dernier. A bon entendeur, salut !

Janick Beaulieu

GÉNÉRIQUE — Réalisation : Roger Racine — Scénario : Louis Henri Nama — Images : Roger Racine — Musique : Michel Fano — Interprétation : Bandolo Suzanna (Ribo), Ond Ond Dieudonné (Dikagan) — Origine : Canada-Cameroun — 1978 — 100 minutes.